

Chercher sans compter

Mis à l'honneur à l'occasion de cette rentrée académique comme une des déclinaisons de la liberté d'expression et d'information, l'*open access* est depuis plusieurs années une des préoccupations principales de notre institution. Considérant très tôt déjà l'intérêt d'un accès libre à la publication scientifique, notre Université a fait de l'*open access*, et plus particulièrement de l'auto-archivage par dépôt sur un dispositif institutionnel ouvert, une priorité qui se mesure aujourd'hui en chiffres impressionnants. À Liège comme dans plusieurs autres universités, il est devenu indéniable que les dispositifs qui organisent le dépôt et l'accès mondial, et, dans la mesure du possible, gratuit, de nos productions scientifiques, déterminent notre quotidien de chercheurs. Il ne s'agira pas pour nous de critiquer une fois de plus ce fait mais de dépasser la bonne guerre dans laquelle se perd nécessairement la critique unilatérale et distante de cette réalité, en réfléchissant plutôt aux effets de cet outil de communication sur notre propre recherche.

Lorsqu'un jeune scientifique tient son premier article, il l'introduit avec fierté dans le dépôt ouvert de son institution. Au second article, il se met peut-être à consulter les statistiques que ce dispositif performant lui offre à grand renfort de détails chiffrés. Au troisième dépôt, au plus tard, il commence à se dire qu'il n'est encore rien comparé à ceux qui ont dépassé depuis longtemps la barre des 100 ou 200 publications mises en dépôt. Puis les années passent et le chercheur continue à nourrir une plate-forme utilisée par des scientifiques, des enseignants et des étudiants du monde entier. Le compteur tourne et l'évaluation quantitative de son dossier a certains effets réels sur sa carrière institutionnelle comme sur ses habitudes de recherche. Nous connaissons tous le pouvoir que semble avoir sur nous ce petit compteur, le chiffre, et surtout ses dérivés en termes de classement, un pouvoir que certaines commissions d'évaluation surinvestissent trop souvent. Bien entendu, il ne s'agit pas de nier ici la corrélation – partielle et non généralisable cependant – que l'on peut établir entre la productivité écrite et orale d'un chercheur et la richesse de son activité scientifique. Mais il va aussi de soi que la quantification, même marginale, constitue un frein à ce que devrait être la recherche. Le « saucissonnage », la course aux citations, l'enchaînement de colloques toujours plus nombreux sans prendre le temps de discuter avec ses pairs, la course aux premiers et seconds auteurs, sont autant d'effets pervers possibles d'un dispositif qui nous éloigne de notre désir de chercher. Transformé en formidable outil comptable, parce qu'il facilite et augmente la génération de chiffres détaillés, le dispositif qui organise notre diffusion en *open access* risque alors de devenir un cheval de Troie de l'économie de la connaissance, qui tue dans l'œuf, discrètement, cela-même qui fondait l'accès libre et ouvert : son affranchissement d'un marché du savoir.

Bien entendu, ce début de carrière scientifique peut tout aussi bien être raconté d'une autre façon. Lorsqu'un jeune scientifique tient son premier article, il l'introduit avec fierté dans le dépôt ouvert de son institution. Très vite, parfois même après un seul dépôt, des chercheurs du monde entier commencent à s'intéresser à ce texte. Les demandes de tirés-à-part et les téléchargements s'accumulent au fur et à mesure que grossit son nombre de publications déposées. Et progressivement, le chercheur se rend compte qu'il n'est pas seul, qu'il appartient à une grande communauté de scientifiques qui, partout dans le monde, s'intéressent à des problématiques et à des objets similaires aux siens. Les dépôts institutionnels généralisés lui offrent donc la possibilité d'un partage et d'un échange sans bornes, sans compter, de pensées originales qui le feront avancer dans ses recherches et qui feront avancer celles de ses collègues. A cet égard, la circulation ouverte et libre des savoirs a effectivement contribué à la démocratisation et à l'accélération, improbables il

y a encore quelques années, de la recherche. Et on ne contestera pas que le partage mondial des savoirs et leur mise à l'épreuve de nouvelles découvertes quotidiennes, ont indéniablement révolutionné notre recherche si bien qu'aujourd'hui, la communauté virtuelle et internationale des chercheurs du monde est en passe de devenir réalité.

Les deux débuts de carrière trop rapidement évoqués ici génèrent une tension. D'une part, le dispositif, ses quantifications, ses statistiques aveugles et la course au chiffre qu'il a attisée, menacent la recherche. D'autre part, ce même dispositif enrichit toute recherche, lui donne un immense coup d'accélérateur et réalise enfin un décloisonnement à la fois géographique et économique de la recherche et de l'éducation.

Il serait sans doute aisé de résoudre cette tension en minimisant d'entrée de jeu les inconvénients de l'outil au motif qu'ils sont seulement des effets pervers d'un dispositif qui facilite certes, mais à la marge, la quantification de la recherche. Un moindre mal en somme. Mais le chercheur ne briderait-il pas là sa disposition critique, celle qui fonde, précisément, son travail de chercheur ? L'argument du moindre mal ne risquerait-il pas de faire de nous des chercheurs, certes conscients des éventuels effets pervers du dispositif, mais acquis aux conditions nécessaires à l'assouvissement de notre passion scientifique ? Des chercheurs fort d'une « bonne conscience de la mauvaise conscience » en somme, qui ménagerait notre lucidité critique tout en consolidant un système qui pourrait, indirectement, être fatal à cette lucidité.

Cette tension nous encourage à penser qu'il est nécessaire de réfléchir à l'impact sur la carrière naissante d'un chercheur, d'un outil qui s'est imposé aujourd'hui en condition essentielle de la recherche. Car on ne peut pas jouir de la liberté de chercher sans interroger sa réalisation et sa diffusion à travers son premier dispositif de communication. On ne peut la préserver sans rappeler aussi ce qui échappe à ce dispositif : la tentative, l'essai raté, la réflexion collective et informelle, le tâtonnement. C'est là la seule voie qui nous permettra de dépasser la stérilité d'une critique en extériorité, neutralisée par la tension à laquelle nous expose cet outil : il faut penser le dispositif de l'intérieur, pour que son accès reste, lui aussi, ouvert.

Jeremy Hamers – ULg
septembre 2013